



L'édition de la correspondance de Ghelderode. Problèmes de sélection, de transcription et d'annotation

COMMUNICATION DE ROLAND BEYEN
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 DÉCEMBRE 1995

Il y a dix ans, le 14 septembre 1985, notre regretté confrère Lloyd James Austin racontait ici même l'histoire de son édition de la *Correspondance* de Mallarmé. Il commença son exposé en déconseillant aux chercheurs de se lancer dans une correspondance générale et, après avoir évoqué les innombrables difficultés qu'il avait rencontrées pendant les vingt-six années qu'il avait consacrées à celle de Mallarmé, il conclut que, s'il avait été conscient au départ de tous les déboires qui l'attendaient, il n'aurait « jamais commencé¹ ». Depuis que je me suis attelé à l'édition de la *Correspondance* de Ghelderode², j'ai rencontré à peu près tous les tracas évoqués par Austin. Toutefois, si je m'appête à en parler, ce n'est pas pour donner des conseils, mais pour en demander, car, alors que mon collègue anglais pouvait parler de ses problèmes au passé, je ne suis qu'à mi-chemin de mon parcours, qui me vaut bien des joies, mais beaucoup d'insomnies aussi.

Je ne m'étendrai pas sur mes problèmes d'investigation : je les réserve pour mes mémoires, car, si je racontais tous les rôles que j'ai dû jouer pour dépister les milliers de documents épistolaires dont je dispose, on m'accuserait d'en remettre.

¹ *La Correspondance de Stéphane Mallarmé. Principes et problèmes d'une première édition.* Communication de M. Lloyd James Austin à la séance mensuelle du 14 septembre 1985, dans *Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, 1985, p. 236-259.

² *Correspondance de Michel de Ghelderode.* Édition établie, présentée et annotée par Roland Beyen. (Bruxelles), Labor, «Archives du Futur», 1991 (tome I 1919-1927, 511 p.), 1992 (tome II 1928-1931, 611 p.), 1994 (tome III 1932-1935, 587 p.), 1996 (tome IV 1936-1941, 709 p.).

Austin affirmait que pour avoir accès à des lettres autographes, il faut « savoir plaire et persuader ». J'ajouterai qu'il faut être doué d'un flair de détective et d'une patience de bénédictin, et qu'il faut être prêt à jouer au moins les rôles de précepteur, de traducteur, de chauffeur, de garde-malade, de garde d'enfants et de garde de veuves. Ceci dit, je remercie les confrères qui m'ont procuré des lettres ou des dédicaces et ceux qui m'aideront à retrouver quelques-unes des correspondances qui, malgré tous mes efforts, continuent à m'échapper totalement ou partiellement. Je pense, par exemple, aux missives que Ghelderode a adressées à Armand Bernier, Roger Bodart, Lucien Christophe, Théo Fleischman, Maurice Gauchez, Albert Guislain, Jean Teugels, Henry van de Velde, René Verboom, etc. Je pense surtout à celles qu'il adressa à Paul-Aloïse De Bock. J'en possède plus de 150, mais il y en a une vingtaine qui risquent de disparaître définitivement. En effet, le Conseil de l'Ordre des avocats refuse à maître Jean De Bock l'autorisation de me communiquer les lettres que Ghelderode a écrites à son père pendant les années 1944-1945. Paul-Aloïse De Bock m'avait pourtant demandé, ici même à l'Académie, de publier sa correspondance avec Ghelderode, sans oublier les documents qu'il avait confiés à son fils parce qu'ils se rapportaient aux difficultés que le dramaturge avait eues à la Libération avec l'Administration communale de Schaerbeek. L'auteur du *Sucre filé* m'avait assuré qu'il ne s'agissait pas de lettres d'un client à son avocat, mais de lettres d'un vieil ami qui l'avait supplié d'assurer sa défense. Paul-Aloïse De Bock m'avait certifié que ces lettres ne contenaient sur la prétendue « collaboration » de Ghelderode aucune révélation par rapport à ce que j'avais dévoilé en 1971 dans ma thèse *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Si le Conseil de l'Ordre — qui n'a pas lu ces lettres persistait à m'en refuser la consultation et la publication éventuelle, il m'empêcherait de mettre en valeur le rôle que Paul De Bock a joué dans la vie de son ami et de faire toute la lumière sur l'attitude et sur l'activité de Ghelderode pendant la guerre. Il circule à ce sujet des bruits qu'il est urgent d'examiner à fond parce qu'ils nuisent au rayonnement de l'œuvre du dramaturge. Maître Jean De Bock pense qu'une intervention de l'Académie auprès du Conseil de l'Ordre pourrait être efficace.

Ayant ainsi évoqué quelques problèmes d'investigation qui me préoccupent en ce moment, j'aimerais aborder ceux qui concernent la sélection.

Un des critiques qui ont rendu compte de mes premiers volumes, Heinz Klüppelholz, a déploré à deux reprises le fait que « Beyen ne rend pas publics les critères d'une sélection qui essaie de reproduire autant de lettres que possible, sans en reproduire la totalité³ ». Un autre critique, Pierre Piret, a exprimé le même regret, mais s'est donné la peine de répondre à ma place à son collègue allemand⁴ : « Quant aux critères du choix opéré par Roland Beyen, sans doute sont-ils peu explicites, mais peut-on trouver des critères décisifs en la matière ? » Je souscris pleinement à cette réponse, que je vais tout au plus tenter de développer succinctement.

Qu'il me soit permis de rappeler d'abord ce que je disais le 23 octobre 1982 au colloque Ghelderode organisé à l'U.L.B. par Raymond Trousson⁵ : « Sous réserve des difficultés qui pourraient (encore) surgir du côté des détenteurs de documents et des bailleurs de fonds, j'ai conclu un accord avec l'A.S.B.L. Archives et Musée de la Littérature, qui s'est engagée à publier dans sa collection Archives du futur [...] une *sélection aussi généreuse que possible*, c'est-à-dire un minimum de sept volumes de 400 pages environ, au rythme d'un volume par an à partir de 1983.

Dans l'introduction au tome I, paru seulement en 1991, j'explique les raisons de ce retard et j'annonce qu'à la place de sept volumes de 400 pages, on peut s'attendre à une dizaine de volumes de 500 pages, représentant un choix d'environ 3.000 lettres écrites et reçues par Ghelderode. Je ne m'y attarde pas aux critères de cette sélection parce que j'étais déjà pleinement conscient en 1991 du fait qu'ils varieraient d'un volume à l'autre et qu'il était difficile sinon impossible de les formuler de manière générale. Mais puisqu'on insiste...

Comme j'ai droit à 3.000 missives, je choisis, parmi les quelque 15.000 documents épistolaires que j'ai retrouvés, les 3.000 lettres et cartes qui me semblent le mieux contribuer à une meilleure connaissance de l'homme Ghelderode, de son entourage et de son œuvre ; de son époque aussi : la Belgique artistique, littéraire et même politique des années 1919 à 1962 ainsi que la France théâtrale d'après la seconde guerre mondiale. Ce choix ne peut prétendre à un cer-

³ *Textyles*, n° 9, 1993, p. 445, et en allemand dans *Romanische Forschungen*, 106, 1994, p. 379.

⁴ *Textyles*, n° 10, 1993, p. 338.

⁵ *Ghelderode épistolier*, dans *Michel de Ghelderode dramaturge et conteur. Actes du Colloque de Bruxelles* (22-23 octobre 1982). Édités par Raymond Trousson. Éditions de l'Université de Bruxelles, (1983), p. 173.

tain degré d'objectivité que dans la mesure où ma longue fréquentation plus de trente ans des écrits et des familiers de Ghelderode me permet de savoir ce qui est important pour la connaissance du dramaturge, pour l'étude de la genèse et de la réception de son œuvre.

Comme le nombre des lettres retrouvées s'accroît tout naturellement de volume en volume, il est logique que le pourcentage des missives reproduites intégralement diminue progressivement : il passe de 72% dans le tome I à 53% dans le II, à 29% dans le III, à 27% dans le IV, à 25% dans le tome V. Puisque je justifie ces pourcentages dans les introductions, qu'il me suffise ici de montrer par quelques exemples pourquoi ils varient tellement.

Les 72% du tome I s'expliquent surtout par le fait que la période concernée (1919-1927) était mal connue, Ghelderode ayant tout fait, jusqu'à détruire ses précieux agendas, pour garder le secret sur les femmes et les hommes qu'il a aimés avant Jeanne Gérard, la future Madame de Ghelderode, sur ses premières fréquentations littéraires et plus particulièrement sur les deux écrivains mineurs qui ont marqué ses débuts : le vaniteux Julien Deladoès, qu'il appelle en 1920 « l'éducateur de ma pensée », et le très rancunier Hervé Ameels, son premier mécène. Le tome I était prêt pour l'impression lorsque j'ai enfin retrouvé, au prix d'efforts incroyables, vingt lettres et cartes de Ghelderode à Hervé Ameels et quarante réponses de celui-ci que j'ignorais totalement à l'époque de ma thèse. L'insertion de cette documentation dans le tome I m'a obligé à remanier complètement mon manuscrit, à renuméroter les lettres, les notes et les renvois d'une note à l'autre, mais ce travail valait la peine parce que les lettres adressées à Ameels levaient un peu le voile sur les mystérieux débuts de Ghelderode et notamment sur la crise physique et morale traversée par lui avant, pendant et après son service militaire, de juin 1919 à janvier 1921. Je me sers donc de la correspondance pour combler les lacunes de la biographie ghelderodienne et pour rectifier les erreurs de mes publications antérieures.

Dans ma thèse, pour donner quelques exemples, je n'avais pas suffisamment mis en valeur l'amitié incomparable de Ghelderode et du poète brugeois Marcel Wyseur. De même, j'avais insuffisamment développé ses rapports, épistolaires et autres, avec des écrivains comme Paul De Bock, Max Deauville, Pierre Fontaine, Jean Francis, Marie Gevers, Willem Gijssels, Jean Ray, Jean Stevo, Jean Stiénon

du Pré, Felix Timmermans, Henri Vandeputte, René Verboom, Cyriel Verschaeve, Paul Werrie ; avec des hommes de théâtre comme Jan Boon, Jef Contryn, Willem Doevenspeck, Albert Lepage, Johan de Meester, Renaat Verheyen ; avec des peintres comme Jac Boonen, Florimond Bruneau, Maurice Cantens, Prosper De Troyer, James Ensor, Jean-Jacques Gailliard, Marcel Stobbaerts, Fernand Vanhamme, Gustave et Robert Vanheste ; avec des compositeurs comme Emiel Hullebroeck, Maurice Schoemaker, Daniel Sternefeld, etc. Je n'avais pas assez approfondi l'attitude et l'activité de Ghelderode pendant la deuxième guerre mondiale. La mise au point que je suis en train de faire à ce sujet en vue du tome V (1942-1945) illustre, mieux encore que les exemples précédents, pourquoi mes critères de sélection diffèrent inévitablement d'un volume à l'autre.

Le 12 janvier 1945, Ghelderode fut relevé par la commune de Schaerbeek de ses fonctions de commis sous prétexte qu'il avait fourni à Radio-Bruxelles, contrôlée par l'occupant, une chronique folklorique intitulée *Choses et gens de chez nous*. Le 23 mars, la Députation permanente du Brabant cassa cette révocation, mais la commune interjeta appel devant le ministre de l'Intérieur, Adolphe Van Glabbeke, qui finit par transformer la révocation, huit mois plus tard, en une « peine disciplinaire de trois mois de suspension sans traitement ». L'administration schaerbeekoise retarda jusqu'au 25 novembre 1946 le versement à son commis d'une première avance sur la liquidation de ses appointements. Pendant ces deux longues périodes d'attente angoissée, Ghelderode adressa à ses amis du moment (le docteur Louis De Winter, les écrivains Marcel Wyseur, Franz Hellens, Marie de Vivier, Robert Guiette, Paul Neuhuys, le peintre Florimond Bruneau, l'éditeur A. G. Stainforth, le bibliographe Jean-Marie Culot, le journaliste Maurice Schwilden, l'archéologue Robert Van den Haute) de longues lettres désespérées où il répétait inlassablement les mêmes lamentations. Pour montrer la gravité de cette crise, il faudrait reproduire l'intégralité de ces missives, mais celles-ci risqueraient de fatiguer le lecteur le plus fervent. En effet, le Ghelderode de 1945-1946 est très différent de celui des années trente, qui n'avait pas peur de se répéter, mais qui le faisait généralement avec beaucoup d'humour et d'ingéniosité langagière, en s'adaptant avec une facilité déconcertante à l'idéologie, à la psychologie, voire au style de ses correspondants. Le délire de la persécution étant incompatible avec l'autodérision créatrice, je me trouve dans l'obligation de

supprimer un certain nombre de ces jérémiades redondantes, quitte à en citer quelques extraits dans les notes.

Cette hantise de la persécution, d'autant plus monotone qu'elle empêche Ghelderode de créer et même de lire, n'est pas la seule raison pour laquelle le pourcentage des lettres sélectionnées tombe à 25% dans le tome V. S'y ajoutent les faits que les lettres de Marcel Wyseur, encore plus malade que Ghelderode, sont de moins en moins intéressantes — je n'en retiens qu'une seule sur 61 — et que, sur les 137 lettres et cartes écrites par Marie de Vivier en 1944-1945, seule une trentaine sont susceptibles d'être publiées intégralement : les autres sont de laconiques « billets du jour » ou des missives non datées, brouillonnes, confuses, très exaltées, utiles pour la connaissance de leur auteur, mais très peu pour celle de leur destinataire.

Et voici un dernier exemple visant à illustrer les raisons pour lesquelles mes critères de sélection varient tellement d'un volume à l'autre. À partir du tome VI (1946-1949), l'on verra apparaître, à la faveur de la « ghelderodite aiguë », de plus en plus de correspondants non francophones. Or, si intéressantes que soient certaines de leurs lettres, il est difficile de les publier sans les corriger en profondeur ou sans multiplier les pédantesques *sic*. La solution la plus élégante m'a semblé de rejeter en note les passages les plus significatifs de ces missives. C'est une méthode que j'ai déjà employée dans les volumes antérieurs à l'année 1946, notamment pour certains correspondants flamands dont le français est tellement approximatif qu'il est impossible de le corriger discrètement. Je ne renonce à cette méthode que lorsqu'il s'agit de lettres vraiment très importantes. Dans le tome V, par exemple, je reprendrai dans le corpus des lettres, avec quelques petites retouches formelles, une lettre du graveur Jac Boonen qui me semble capitale parce qu'elle explique et relativise quelque peu — sans les justifier bien sûr les méchancetés les plus antisémites que Ghelderode ait jamais décochées.

On me pardonnera de ne pas m'attarder à mes problèmes de transcription, que je crois avoir clairement exposés dans mes différentes introductions. Je rappellerai seulement que mon principe de base étant celui du plus grand respect envers les documents originaux, je reproduis les missives intégralement, sans y couper ni les temps faibles ni les réflexions déplaisantes ni les attaques personnelles. Plutôt que de censurer les lettres, comme le fit Paul Neuhuys en

1962⁶, j'essaie de les éclairer. Je ne cache pas, par exemple, que le 17 mars 1932 Ghelderode qualifie Franz Hellens de « plat vassal des Français, raté de premier ordre, remarquable camoufleur et dont les effroyables grimaces d'aliéné sont sans effet sur moi », mais j'ajoute qu'il ne tardera pas à faire de lui un de ses meilleurs amis, auquel il confiera le 14 juillet 1946, quatre ans avant de cesser de le voir : « Désormais la mort seule pourra nous séparer. »

S'il m'arrive de publier une lettre incomplète, c'est qu'elle est vraiment importante, mais que je n'ai pas réussi à retrouver l'original ou que je n'en ai retrouvé qu'une partie. Mais il s'agit là de cas tout à fait exceptionnels, explicitement signalés. Toutes les autres lettres sont publiées intégralement et de manière à préserver autant que possible leur caractère spontané de documents écrits sans arrière-pensée de publication (mais non sans crainte qu'ils ne soient un jour divulgués). Je ne développe donc ni les abréviations ni les indications chiffrées. Je résiste à la tentation de faciliter la lecture en multipliant les alinéas ou en rendant ceux-ci plus cohérents. Je respecte la ponctuation la plus illogique — celle de Julien Deladoès par exemple — sauf si elle compromet la lisibilité. Et la même remarque vaut pour les tirets, particulièrement nombreux dans les premiers volumes : je ne les remplace par des points ou par des virgules que dans les rares cas où ils risquent de rendre le texte illisible.

Je ne me suis écarté du principe de la fidélité maximale que dans un nombre limité de cas. Les dates sont systématiquement placées en tête des lettres, toujours au même endroit. Les titres sont toujours imprimés en italique. Les deux et les quatre points sont convertis en points de suspension réguliers. À quelques exceptions près, indiquées clairement, les débuts d'alinéa sont placés en retrait. Je n'ai toutefois pu rendre que très imparfaitement l'originalité de Ghelderode qui consiste à commencer parfois ses derniers alinéas en double retrait et à entrecouper capricieusement ses formules finales.

J'ai évidemment conservé les graphies archaïsantes, attestées par les dictionnaires ou purement fantaisistes, ainsi que les tics colorant certaines « épistoles », principalement celles de Ghelderode à Wyseur où l'on rencontre une curieuse attirance pour le *k* et pour le *ph* : *kaphard*, *kryse*, *phanphare*, ainsi qu'une

⁶ P. N., *Lettres mortes de Michel de Ghelderode*, dans *Les soirées d'Amers*, IV, Ça Ira, (juin 1962), p. 35-62.

préférence par moments irréprouvable pour le y à la place du i : *amy, tryple, mélancolyque*. J'ai scrupuleusement respecté ce tic, mais j'ai refusé de suivre Ghelderode lorsque, s'inspirant du néerlandais où la confusion est courante, il écrit *ij* au lieu de y, non seulement dans *Halewijn*, mais également dans *androgijne, cijgne, chemijse*, etc.

Pour le reste, j'ai corrigé discrètement les fautes de distraction et de français, fréquentes chez presque tous les correspondants, même chez les écrivains et, *horresco referens*, chez les académiciens. J'ai rectifié de nombreuses fautes contre l'emploi de l'accent circonflexe et du trait d'union, particulièrement abondantes sous la plume de Ghelderode. J'ai redressé également, en vue de l'index, les erreurs dans les noms propres Ghelderode, par exemple, écrit toujours *Appolinaire*, mais j'ai signalé ces interventions dans les notes. Je réserve les *sic* d'usage aux cas vraiment désespérés, relevant de la syntaxe, sans les appliquer aux écarts grammaticaux considérés comme fautifs par la grammaire normative, mais relevés chez de bons écrivains par d'excellents grammairiens comme Hanse, Grevisse et Goosse : « se rappelant d'une promesse », « Que j'ai l'âme anarchiste, il devrait bien s'en douter », « Bien que vous ne dites rien de votre santé », etc.

Et j'en arrive ainsi à mon problème le plus épineux et le plus urgent, celui des notes, prévues initialement peu nombreuses et discrètes, mais qui occupent plus de pages que les lettres dans le tome I, environ la moitié des pages dans les tomes suivants. Je me pose la question : est-ce trop ?

Qu'il me soit d'abord permis de rappeler que je distingue les *Notes* proprement dites, destinées à faciliter ou à compléter la lecture des lettres, et les *Notices*, articulets bio-bibliographiques présentés dans l'ordre alphabétique sous l'intitulé *Répertoire des correspondants*. Ce petit dictionnaire permet au lecteur qui le désire de savoir rapidement qui est l'auteur de la lettre qu'il va lire ou qu'il vient de lire : il indique ses lieux et dates de naissance et de décès, sa profession, une référence bibliographique d'accès facile, ainsi que les numéros des lettres reproduites dans le volume en question. S'il s'agit d'un correspondant qui n'apparaît pas pour la première fois, on se reportera aux différentes notices précédentes le concernant et plus particulièrement à la première, qui présente une brève synthèse de ses rapports avec Ghelderode, le nombre approximatif de lettres qu'il a échangées avec lui, le nombre de missives qui ont été retrouvées et l'endroit

où elles sont conservées. Ces notices constituent donc non seulement des index des correspondants, mais également des pistes de recherche. En effet, j'y livre toutes les traces, révélées par les agendas de Ghelderode ou par d'autres documents, que je n'ai pas eu le temps de suivre jusqu'au bout ou qui n'ont rien donné à ce jour. Il m'arrive aussi de présenter dans ces notices des lettres, citées intégralement ou partiellement, ou seulement résumées, qui ne méritaient pas de figurer dans le corpus, ainsi que des missives découvertes trop tard, après la publication du volume où elles auraient dû trouver place. Les notices qui ne sont pas suivies de numéros concernent des correspondants dont rien n'a été retrouvé ou dont aucune missive publiée intégralement n'appartient à la période en question. Outre ses fonctions d'index et de pistes de recherche, le *Répertoire des correspondants* permet de corriger ce que l'option strictement chronologique peut avoir de trompeur : il illustre, comme dans le cas déjà cité de Franz Hellens, que Ghelderode était peu constant dans ses haines et encore moins dans ses admirations. Les notices se prêtent aussi à publier des dédicaces : à partir de 1943-1944, le dramaturge se contente de moins en moins de brefs envois peu significatifs ; il lui arrive de noircir toute une page de garde et parfois deux pour exprimer son estime et sa reconnaissance en des phrases capricieuses et emphatiques, très travaillées comme le prouvent quelques brouillons retrouvés.

Ce ne sont toutefois pas les *Notices*, mais les *Notes* proprement dites qui me causent le plus de soucis. La première note indique la nature du document original (lettre autographe, lettre dactylographiée, duplicata, carte postale, etc.) et l'endroit où il est conservé, avec mention de la cote s'il s'agit d'une collection publique. Le cas échéant, ces indications sont accompagnées de la justification de la date, de l'adresse du destinataire et/ou de l'expéditeur, de références bibliographiques s'il s'agit d'une missive publiée. Les autres notes éclairent des allusions à des personnages, des événements, des œuvres et commentent des archaïsmes, des néologismes, des régionalismes, des jeux de mots. Ces notes sont difficiles à rédiger, non seulement parce qu'elles touchent aux domaines les plus divers et, souvent, à des détails longs à dépister, mais surtout parce qu'on ignore à qui elles s'adressent et jusqu'où il faut pousser l'explication des noms propres, des œuvres citées, des mots vieillis ou nouveaux, des calembours. Les éditeurs de correspondances et d'autres textes annotés — car cet épineux problème déborde

évidemment le cas de Ghelderode — sont loin d'être d'accord à ce sujet. À ceux qui sont allergiques à toute érudition s'opposent ceux qui sont d'avis qu'il faut tout expliquer. Parmi ces derniers, il y a Jean Gaudon, qui écrit dans sa préface au tome I de la *Correspondance familiale* de Victor Hugo⁷ : « On s'étonnera peut-être de trouver, dans l'index, des renseignements du type : “ Horace, poète latin. ” Nous aurions pu, dira-t-on, nous épargner ce ridicule. Mais a-t-on le droit de supposer, comme dans la France du début de ce siècle, une “ culture générale ” qui serait commune à tous ? Cette culture, nous savons bien qu'elle n'a jamais existé : c'est par commodité et au prix d'une véritable escroquerie qu'on en affirme l'existence. Tout le monde ne sait pas les mêmes choses, et nous ne pouvons pas deviner qui lira et qui ne lira pas la correspondance de Victor Hugo, et encore moins pour qui elle sera un instrument favorisant l'acquisition d'un savoir. Il peut très bien y avoir quelque part, et pas seulement hors de France, quelqu'un qui lira la lettre où est cité Horace et pour qui le sens ne sera pas immédiatement clair. Quelqu'un, par exemple, qui ne connaît, sous ce nom, que le héros de la pièce de Corneille. Il y a, dira-t-on, le *Petit Larousse*. Cet argument nous a paru hypocrite, pour deux raisons. D'abord, nous ne voyons pas de quel droit nous obligerions nos lecteurs à acheter tel ou tel dictionnaire, moins encore de l'avoir sous la main. D'autre part, le *Petit Larousse* a cessé d'être un ouvrage de référence, surtout en ce qui concerne les noms propres. Chaque année, un coup de balai fait justice de ce qui est considéré comme vieilleries inutiles, si bien que l'on peut de moins en moins y chercher ce que l'on ne sait pas, mais seulement ce que tout le monde sait : qu'Alain Delon, par exemple, est un acteur de cinéma français. Incapables que nous sommes de prophétiser la date à laquelle Horace passera aux profits et pertes, nous avons pris nos précautions. »

Je connaissais ces réflexions stimulantes avant d'entamer l'annotation du tome I, mais je n'ai pourtant pas voulu suivre Jean Gaudon. Rien que dans la lettre du 12 avril 1919 adressée à Julien Deladoès, j'aurais dû identifier Laforgue, Gourmont, Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Baudelaire, Ensor, Brueghel... Je me suis donc contenté, dans le tome I, d'établir l'identité des acteurs bruxellois

⁷ Victor Hugo, *Correspondance familiale et écrits intimes*. I. 1802-1828. Préface de Jean Gaudon. Sous la direction de Jean Gaudon, Sheila Gaudon et Bernard Leuillot. (Paris), Robert Laffont, (1988), p. XXI.

Darman et Roels, ainsi que des peintres flamands Frits Van den Berghe et Gustave De Smet parce que Wim Rombauts orthographiait mal le nom du premier et ne précisait pas s'il parlait de Léon ou de Gustave De Smet. Dans le tome III, il m'arrive d'indiquer les lieux et les dates de naissance et de décès d'écrivains importants comme Colette, Voltaire, Descartes, Rabelais parce qu'ils sont insérés dans des énumérations de noms qui nécessitent des précisions chronologiques (« Jean Dominique, Neel Doff, Colette, Rachilde, Yvonne Herman-Gilson, Cécile Gilson, Alice Nahon, Henriette Roland Holst-van der Schalk ») ou parce qu'ils sont désignés par un pseudonyme (« Alcofribras Nasier » dans le cas de Rabelais). Mais chaque fois j'essaie d'échapper au ridicule en notant la présence ou l'absence de ces écrivains dans la bibliothèque, dans l'œuvre ou dans la correspondance de Ghelderode.

Les mêmes problèmes se posent au sujet des notes relatives aux événements, aux œuvres, aux archaïsmes, aux néologismes, aux régionalismes, aux jeux de mots. J'évoque dans l'introduction du tome IV une expérience récente plutôt inquiétante qui m'a confirmé dans l'idée que mes explications ne sont peut-être pas inutiles. En juin dernier, je fus lecteur à la K. U. Leuven d'un mémoire de licence en philologie romane intitulé *Analyse linguistique des néologismes, des archaïsmes et des régionalismes dans la correspondance de Michel de Ghelderode*. L'étudiante qui a présenté ce mémoire fut tellement submergée par la richesse de la langue épistolaire de Ghelderode, qu'elle s'est limitée à la première moitié de mon tome III : les 150 lettres de la période qui s'étend de janvier 1932 à la fin de septembre 1934. Ces 150 lettres lui ont valu une moisson de « 670 termes différents ». Ce n'est pas le lieu d'évaluer ni ces données statistiques, ni la méthode employée. Je voudrais seulement attirer l'attention sur un certain nombre de termes que cette romaniste flamande n'a pas compris, et qui aurait été beaucoup plus élevé si je n'avais moi-même multiplié les notes. Je me limite à quelques cas frappants.

Dans sa lettre du 4 novembre 1932, Ghelderode écrit à son ami Wyseur : « J'avais été fort rendu mélancolique par le décret de la Providence qui [...] fit remettre notre rencontre léporidale. » Commentaire de l'étudiante : « Cet adjectif dérive du substantif pluriel *léporides* ou *léporidés*. Nous ne savons pas pourquoi Ghelderode qualifie la rencontre dont il parle de "léporidal", un adjectif dont le radical désigne en zoologie "famille des mammifères rongeurs comprenant le

lièvre et le lapin ” ou encore “ hybride, résultant (prétendument) de l’union du lièvre et du lapin (*Le Grand Robert*) ”. » Je n’avais pas expliqué *léporidale* parce que le contexte montrait clairement que la fameuse « rencontre léporidale » n’était rien d’autre qu’un dîner auquel Wyseur avait convié Ghelderode pour y déguster un lièvre bien arrosé.

Voici un autre exemple d’incompréhension : le 9 juillet 1933, Ghelderode fait savoir à Wyseur qu’il a passé à Amsterdam quelques « jours bolsifiants ». Commentaire de la romaniste : « Nous ignorons pourquoi Ghelderode recourt à l’adjectif *bolsifiant* pour caractériser les quelques jours qu’il a passés aux Pays-Bas. Peut-être a-t-il voulu renvoyer à la locution *avoir du bol*, “ de la chance ” (*Le Petit Larousse*) ou à *un coup de bol*, “ un coup de chance ” (*Le Petit Larousse*). Nous pouvons reconnaître aussi dans *bolsifiant* le nom d’une marque de genièvre : *le bols*. » Aurais-je réellement dû expliquer que pendant son séjour à Amsterdam Ghelderode avait bu beaucoup de genièvre de la marque Bols ?

Plus inquiétant encore est le fait que notre étudiante n’a jamais entendu parler du Touring Club. Le 18 février 1933, Ghelderode confie à Émile Lecomte, directeur du mensuel touristique *En voyage* : « Je suis incapable toutefois d’écrire des articles genre touring-club pour lire chez le coiffeur. » Commentaire de l’étudiante, qui classe *touring-club* parmi les néologismes anglais de Ghelderode (!) : « Le sens de ce composé est “ club de voyage ”. Le dictionnaire *Van Dale Engels-Nederlands* retient des mots comme *touringcar* et *touringparty* mais pas *touring-club*. » Et dire que toutes les encyclopédies françaises enregistrent « Touring Club de France » et nous apprennent, même *Le Petit Larousse*, qu’il a été fondé en 1890 « pour développer le tourisme » ! J’aurais peut-être dû signaler que le 18.2.33 Ghelderode faisait allusion au bimensuel *Touring Club de Belgique*.

Je ne sais pas si notre romaniste a fait des humanités latines, mais ce sont les mots latins qui lui ont joué le plus de mauvais tours. Je me limite à quatre exemples (classés également parmi les néologismes).

Le 3 mars 1932, Ghelderode appelle Wyseur « un malade qui faillit s’embarquer sur le noir bateau *De profundis* ». Commentaire : « La séquence *de profundis* évoque les endroits les plus profonds. Remarquons que *De Profundis* est également le titre d’une lettre très importante de la correspondance de Oscar Wilde, adressée à lord Alfred Douglas en 1897. » Plutôt que de consulter un

Dictionnaire des œuvres, l'étudiante aurait dû ouvrir *Le Petit Robert*, qui explique que *De profundis* est le début du « sixième des sept psaumes de la Pénitence [...] que l'on dit dans les prières pour les morts ». Ou est-ce moi qui aurais dû renvoyer au *Petit Robert* ? J'avoue avoir si souvent entendu et récité le psaume « De profundis clamavi ad te Domine ; Domine, exaudi vocem meam » que j'ai pensé pouvoir faire l'économie d'une note, d'autant plus que le contexte éclairait suffisamment le sens de la périphrase ghelderodienne.

Mon deuxième exemple de « néologisme latin » appartient lui aussi à la liturgie. Le 30 septembre 1933, Ghelderode écrit au peintre flamand Prosper De Troyer qu'il refuse de se plaindre puisqu'il a à sa disposition « les péchés et cette faculté voluptueuse de savoir méditer sur le “ Memento homo ”... le sel des instants ». Commentaire de notre étudiante : « *Homo* est l'équivalent latin de *homme*. Remarquons que le terme latin *memento* est attesté dans *Le Petit Robert* entre autres avec le sens suivant : “ prière de souvenir appartenant au canon de la messe ”. » Si j'avais pu prévoir l'ignorance de cette jeune romaniste flamande, j'aurais renvoyé au *Petit Larousse*, qui cite, dans ses pages roses, la phrase latine complète « Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris », qui la traduit par « Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » et qui ajoute : « Paroles que prononce le prêtre en marquant de cendre le front des fidèles le jour des Cendres, en souvenir de la parole de la Genèse (III, 19), dite par Dieu à Adam, après le péché originel.

Mais j'aurais sans doute dû expliquer également : « le jour des Cendres », « la Genèse », « Adam », « le péché originel »...

Le troisième exemple de « néologisme latin » figure dans la lettre du 24 octobre 1932 par laquelle Ghelderode fait savoir à Wyseur que c'est avec la plus grande joie qu'il dégustera à Bruges, en compagnie de Jean van Caillie et d'Ernest Iweins d'Eeckhoutte, son lièvre et son vin. C'est une longue lettre farfelue, presque sans ponctuation mais regorgeant de fantaisies verbales de toutes sortes, dont voici un bref extrait : « j'omettrai de me canthariser à l'idée que c'est inutile en cette cité de fois mais non de folles où toutes filles ont cachet de cire sur le coquillage et scapulaire entre les tétons plaisirs vénuséens et vénériens que nous oublierons en contant nos exploits poétiques et en évoquant pathétiquement les douleurs de Marcelus et les nôtres et en demandant au Tout-puissant ce que nous Lui avons

fait pour être ainsi accablés et nous promettant de sacrifier aux grâces le grand matin du grand soir dans la cité future où toutes les femmes belles seront contraintes par la loi de se promener *in puris naturalibus* vêtues de leurs seuls poils avec obligation de sauter sur le plastron des beaux mâles rencontrés au premier coin lesquels seront toi et moi plus sire Jehan plus sire Ernest tous farouches au combat et portant haut le braquemart... » Si j'ai expliqué en note que par « cité de fois » Ghelderode entend Bruges, dont les habitants portaient autrefois le sobriquet « Brugse zotten » (fous brugeois), si j'ai attiré l'attention sur le fait qu'il donne ici à *vénérien* le sens ancien de « sexuel », je n'ai pas cru devoir expliquer *in puris naturalibus* puisque Ghelderode le fait lui-même. Or notre étudiante n'a manifestement pas compris que « vêtues de leurs seuls poils », qu'elle ne cite pas, était la traduction de *in puris naturalibus*. Ce « néologisme latin » lui inspire le commentaire suivant, involontairement farfelu : « la forme *naturalibus* s'approche beaucoup de l'ablatif pluriel de l'adjectif latin *naturabilis*, à savoir *naturabilibus*. » Et c'est tout ! On se demande dans quel dictionnaire latin elle a trouvé l'adjectif *naturabilis*. Si elle avait ouvert *Le Petit Larousse* aux pages roses, elle aurait trouvé : « *In naturalibus* Dans l'état de nudité. Surprendre quelqu'un *in naturalibus*. » Si elle avait consulté la *Lijst van geveugelde woorden, titels en citaten* (Liste de paroles célèbres, de titres et de citations) de la 12^e édition (1992) du gros *Van Dale (Groot woordenboek der Nederlandse taal)*, elle y aurait découvert, outre la même signification, une stupéfiante faute contre le latin : *In puribus [sic] naturalibus*.

Le quatrième et dernier exemple latin, *vae soli*, ne figure pas parmi les « néologismes latins » mais parmi « les créations fantaisistes »... Et voici le commentaire de l'étudiante : « À première vue *vae* semble être emprunté à une langue romane mais ce n'est pas le cas. La forme se rapproche toutefois de l'italien *vai*. *Soli* est une forme du pluriel. » Et moi qui croyais *Vae soli* ! tellement connu que je n'osais pas renvoyer aux pages roses du *Petit Larousse*... Celui-ci traduit : « Malheur à l'homme seul ! » et commente : « Paroles de l'Écclésiaste (IV, 10), qui caractérisent la position malheureuse de l'homme isolé, abandonné à lui-même. »

Je voudrais terminer cette communication en m'interrogeant sur l'opportunité d'expliquer certains jeux de mots.

Le 22 novembre 1926, Ghelderode se moque, dans une lettre adressée au peintre-poète Jean Milo, de ses « petits écrits maxturbés jacobinesquement ». Il

me semble que j'ai bien fait d'expliquer que « Milo était un fervent admiration de Max Jacob » et de renvoyer à une autre note qui le prouve.

Le 17 septembre 1932, le dramaturge fait savoir à Wyseur qu'il lui apportera des manuscrits « qui ont fait la joie de la baronne de Vertes et de Pamures ». Et voici mon commentaire : « Calembour sur la locution familière “ en raconter de(s) vertes et de(s) pas mûres ” (raconter des choses choquantes, scandaleuses). »

Le 1^{er} décembre 1932, le dramaturge annonce au poète anversois Paul Neuhuys : « Oui, je viendrai te serrer la cuillère en des jours proches... dans cette ville tend-ta-cuillère... » Et j'explique : « Jeu de mots inspiré par le titre d'un recueil du poète belge Émile Verhaeren : *Les villes tentaculaires* (1895). »

Le 22 août 1933 enfin, parlant du metteur en scène Albert Lepage, l'animateur du « laboratoire de théâtre » Rataillon, Ghelderode écrit au compositeur Maurice Schoemaker : « Quand le sieur Lepage-Chakrout t'avertira, préviens. » J'explique que « Lepage-Chakrout » est un jeu de mots sur le nom de *Lepage* et le mot bruxellois *pachacrout* qui est une « insulte » signifiant « pouilleux, fainéant, mauvais ouvrier » (Quiévreux), qui « désigne un radoteur » (Baetens Beardsmore), qui signifie « minable » (Starck & Claessens). Sans cette explication, notre romaniste aurait sans doute pris « Chakrout » pour le nom de madame Lepage...

Et voici un dernier exemple de calembour qu'elle n'a pas compris, malgré la note que j'y ai consacrée. Le 26 décembre 1932, Ghelderode confie à Wyseur, après son élection à la Libre Académie de Belgique ou Académie Picard : « Écrirai-je un jour le roman comique de ma jeunesse ? Pût-être même si je deviens académicien aux-ficelles et alors surtout ! » J'avais cru ne pas trop me ridiculiser en ajoutant : « Ghelderode ne deviendra jamais membre de l'académie “ officielle ” : l'Académie royale de langue et littérature françaises, qui lui préférera le poète Edmond Vandercammen le 8.II.52 (cf. *Hantise*, p. 329). » Or, en dépit de cette note, la romaniste de la K. U. Leuven classe *aux-ficelles* parmi les « néologismes par composition » et se contente d'ajouter : « Dans ce cas Ghelderode a simplement nominalisé la séquence *aux ficelles*. »

J'écrivais dans l'introduction au tome III : « Comme ces notes sont lues par des spécialistes et par des amateurs, par des francophones et par des non-francophones (beaucoup de néerlandophones), j'ai tenté de trouver le juste milieu

entre l'excès et le manque d'érudition. J'ai rougi de honte en expliquant certains calembours un peu faciles, certains archaïsmes, certains mots bruxellois, flamands ou latins, mais j'ai voulu tenir compte des remarques faites à ce sujet par des lecteurs des tomes I et II qui, en général, réclamaient davantage de notes explicatives. Je me console à l'idée que personne n'est obligé de les lire. » Après l'expérience du mémoire de Louvain, je rougis moins en relisant mes notes. Je me demande même s'il n'en faut pas plus, car je crains que l'ignorance linguistique et culturelle de notre étudiante déborde le cas des romanistes flamands et ne révèle un problème beaucoup plus général : le fait que la culture des jeunes d'aujourd'hui est très différente de celle des jeunes d'hier. Quoi qu'il en soit, je me suis empressé d'ajouter quelques notes sur les premières épreuves du tome IV. En voici un exemple : le 18 juin 1936, Ghelderode écrit du café *Le Botanique* à sa femme, qui est en vacances à la côte belge : « c'est l'heure stellaire », et il termine sa carte en lui envoyant des « Baisers stellesques ». Je me suis permis d'ajouter que « Comme " stellaire ", " stellesques " ne se rapporte pas aux étoiles mais à la bière louvaniste " Stella ". » Explication superflue ? Faut-il commenter ce genre de fantaisies ghelderodiennes dans les volumes suivants ? Ce sont ces questions surtout, précédées de quelques réflexions générales sur mon expérience d'éditeur de correspondances, que j'ai voulu soumettre au jugement de mes confrères de l'académie « aux-ficelles ».

Copyright © 1995 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Roland Beyen, *L'édition de la correspondance de Ghelderode* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1995. Disponible sur : < www.arlffb.be >